

Carnet de visites

Photographies Hien Lam Duc/Vu

Une exposition présentée par les associations
Pour Que L'Esprit Vive et Vivre à Domicile
dans le cadre de l'Année internationale des personnes âgées.

Le reportage de Hien Lam Duc a été réalisé
dans le service de soins à domicile « Vivre à Domicile »,
créé en 1983 sous la forme d'association
à l'initiative des petits frères des Pauvres
dans le 14^e arrondissement de Paris.

Un Photo Poche société préfacé par Michèle Desbordes
accompagne l'exposition.

Galerie Fait & Cause : du 8 décembre 1999 au 7 février 2000
58, rue Quincampoix - 75004 Paris
Galerie ouverte du mardi au samedi de 13h à 19h

Pour Que l'Esprit Vive remercie particulièrement Leica et
le Old Broad Street Charity Trust de leur soutien
à la galerie Fait & Cause.

Contact presse - Frédérique Foune
Pour Que l'Esprit Vive - 64, avenue Parmentier - 75011 Paris
Tél. : 01 49 23 14 43 / fax : 01 49 23 13 49

Carnet de visites

Vivre à Domicile

Le travail de Hien Lam Duc s'est échelonné sur près de deux ans, interrompu par de nombreux reportages hors de France. Chaque contact avec des personnes âgées prises en charge par le service a été l'objet de l'accord préalable des personnes photographiées. Aucune des photos n'a été faite contre leur gré ou à leur insu. En réalisant ce reportage, le but qu'a poursuivi Hien Lam Duc – et celui poursuivi en le publant – est de faire connaître une profession dans laquelle travaillent près de 20 000 salariés en France et de leur rendre hommage. La vie et le bonheur des personnes âgées dépendantes tiennent en grande partie à ces professionnels. L'affirmation s'applique aussi bien sûr, au-delà des services de soins, à l'ensemble des intervenants de l'aide à domicile : aides ménagères et autres services. On ne saurait donc trop insister sur l'importance de ces professionnels. D'eux on attend compétence, motivation, dévouement. Ces exigences professionnelles et humaines que l'on a à leur égard supposent une reconnaissance de leur métier qui se traduise dans leur recrutement, leur formation et leur suivi. C'est pourquoi la constitution de petites structures en matière d'aide à domicile et l'appartenance de ces structures au secteur (associatif) non lucratif nous paraissent présenter des avantages importants.

Vivre à Domicile

Aucune singularité ne caractérise le service de soins à domicile "Vivre à Domicile" (VAD) semblable sans doute à la plupart. Il est de taille

moyenne afin de privilégier l'aspect humain dans l'organisation et les rapports. Capacité : 100 personnes âgées. Le personnel est constitué de la directrice et de la secrétaire, de 6 infirmières et de 24 aides-soignantes.

La majorité des personnes âgées prises en charge vivent seules ou en couple, en logement individuel ou en résidences spécialisées. Trois fois plus de femmes que d'hommes. L'âge en est la cause, bien sûr : 75% des personnes ont plus de 80 ans, 35% plus de 90 ans. Aucune n'est autonome évidemment. Seules quelques-unes sont dépendantes légères, les autres sont moyennement (55%) ou lourdement (40%) dépendantes. Les durées de prises en charge sont longues : 75 des personnes soignées sont suivies depuis plus d'un an, 16 depuis plus de cinq ans. Dans la majorité des cas, le nombre de visites des soignantes est d'au moins une par jour et la durée des interventions supérieure à 45 minutes. Nature des interventions : avant tout soins d'hygiène, puis injections, préventions d'escarres, préparation et contrôle des médicaments...

La plupart des personnes âgées prises en charge par le service de soins à domicile bénéficient d'interventions connexes (pédicurie, kinésithérapie...). Il reste cependant qu'avec éventuellement celle d'une aide ménagère, la visite des soignantes du service est la seule présence régulière qu'elles aient.

"Ces années-là", texte de Michèle Desbordes

A les voir dans leurs maisons, entre leurs quatre-murs, on se dit que le pire est évité. Qu'ils mourront dans leur lit, dans le fauteuil où depuis vingt ans ils s'asseyent, où il y a vingt ans, dix ans, cinq ans peut-être encore, ils lisent leur journal, regardaient la télévision, faisaient les mots croisés. Seul, moribond, le corps et le cœur à la dérive, mais chez soi – la maison, les quatre-murs – là où l'on a vécu, aimé, souffert, et tant espéré parfois, où l'on a voulu la vie, et jusqu'au bout puisqu'on est encore là.

C'est à peine s'ils bougent et si marchent les jambes. Ils sont assis sur les chaises, sur les fauteuils près des lits, ou bien ils vont et viennent à petits pas entre la table et le buffet, la fenêtre où ils s'installent et regardent la rue, et près d'eux quelqu'un sourit, lave les pieds et les jambes, les dos fatigués, pâles, si pâles. Quelqu'un parle. Ils répondent à petite voix, ou bien se taisent, ils parlent ou se taisent, cela dépend, pour l'heure quelqu'un est là, heureusement quelqu'un est là le matin, le soir, fait le lit, va acheter le lait et les légumes, la pâtée pour le chat, et alors tout est différent, respirer devient plus facile, respirer, manger, regarder dehors un pan de ciel gris, ou la pluie qui bat la fenêtre. Mais le temps passe, et quand ils s'en vont, quand s'en vont ceux qu'on voit sur les photographies, qui font les lits et les courses, lavent les pieds, les bras et les mains, les cuisses, coupent les ongles et les cheveux, quand les portes se ferment et que la nuit s'annonce – nuit d'hiver, nuit d'été, dans ces années-là elles se ressemblent toutes, chacune d'elles peut-être sera la dernière, celle où pour la dernière fois les poumons chercheront l'air et s'ouvriront grands les yeux sur le monde, sur les quatre-murs – quand la porte se referme, pitié seigneur, tout vacille, dans ces années-là on n'aime ni les portes qui se ferment ni que s'en aillent ceux qui s'en vont. Et même si devant la fenêtre l'oiseau chante, le merle, la mésange, l'oiseau fou du soir, du matin, même si le visiteur, la visiteuse se retournent pour le dernier geste de la main, le dernier regard – au

revoir, à demain grand-père, grand-mère, bonne journée, bonne nuit – on n'aime pas, on ne peut aimer les portes qui se ferment.

Ils ne disent et ne demandent rien. Ils restent dans les lits, dans les fauteuils près des fenêtres à regarder partir ceux qui s'en vont, à regarder les photographies dans les cadres sur le buffet, sur la cheminée, ou bien le chat qui vient se blottir, heureusement parfois il y a le chat, il ronronne, il dit que tout va bien, que pour l'heure il n'y a pas trop à s'inquiéter.

D'autres fois ils ne regardent ni les visages dans les cadres ni le chat, ils prennent la tête dans leurs mains et ferment les yeux. A force de se dire que c'est l'heure où la porte se referme, de chagrin, ils se prennent la tête dans les mains et restent ainsi jusqu'au soir, jusqu'au matin. Parfois on les retrouve tout habillés, robes et manteaux, bérets, pantalons. Ils ne se sont pas couchés, ils ont oublié, ou bien ils ne savaient plus où ils en étaient du soir et du matin.

Et si au lieu de se taire comme ils le font, ils commençaient à parler ? s'ils avouaient les jours et les nuits, interminables, les nuits qui arrivent, n'en finissent plus d'arriver, et cela, tout ce temps qui est le dernier, que diraient-ils, oui que diraient-ils de ces années-là ? elle la petite vieille qui regarde le cadre avec la photographie sur le buffet, ou l'autre qui doucement, bravement, tient le chat contre elle, ou encore lui qui de chagrin, de misère, se prend la tête dans les mains.

Je crois qu'ils n'auraient rien, plus jamais rien à en dire. Ils n'en sont plus à dire, ils en sont à se taire (et ces silences ! ces reproches calmes, si profondément calmes, au début on n'y prend garde, ils ne font pas de bruit ni ne déplacent l'air autour d'eux, mais bientôt on les entend, on n'entend qu'eux, entre les quatre-murs ces silences terribles, plus bruyants que cris d'enfants dans les jardins).

Des enfants. Ils n'en ont pas, ou si peu, si peu qui les aiment jusqu'à les prendre dans leurs bras, dans leur maison. La vie est difficile. Il y a eu tant d'erreurs et d'omissions, tant de reproches. Peut-être même cette petite vieille-là que je vois seule, si seule, n'a jamais été celle que ses enfants attendaient, demandaient. Donc personne, aucun d'eux, n'est là pour la prendre dans ses bras, dans sa maison, dans son

œur. Autrefois, autrefois les petits vieux restaient dans les maisons, qu'on les aît aimés ou pas ils finissaient la vie près des nouveaux-nés et des enfants qui jouaient dans les granges, les jardins, des chats et des chiens qui se poursuivaient dans les cours, sous les tables près des feux, de ceux qui venaient de s'épouser et des autres, mariés depuis longtemps et qui déjà vieillissaient. Ils n'étaient ni seuls dans leurs maisons, leurs quatre-murs, ni seuls dans les maisons de vieillesse, parqués, rassemblés pour mourir et se regarder mourir, pour regarder sur chaque autre visage dans les chambres, les réfectoires, leur propre mort, leur propre interminable vieillesse. Tant de miroirs fânés, exécrés.

Tu vas mourir, je vais mourir, seul, seule derrière ces murs, en attendant, chaque jour chaque matin ils viennent me laver, me coiffer, me couper les ongles, regarde sur la photographie comme ils sont là pour s'occuper de nous, de moi, de toi, mon amour, mon amour tout est fini. Je survis. Tu survis. Bientôt ils nous emmèneront. Un jour viendra où ils diront que nous ne pouvons plus rester seuls ici. Le jour où pour sortir nous ne saurons même plus qu'il faut ouvrir une porte. Où nous aurons oublié notre nom et celui de nos enfants. Où nous aurons tout oublié sauf la chaleur du sein de notre mère, sauf notre mère qui nous berçait nous berçait, elle n'est plus là, elle est morte et enterrée depuis longtemps, pourtant c'est comme si c'était hier. Le matin il y a cette femme si gentille qui vient nous aider à nous lever et faire à manger, nous laver les pieds, les cheveux, nous couper les ongles, ils se sont mis à pousser, ils n'en finissent pas de pousser, de durcir, mais il y a toujours un moment où elle s'en va, où la porte se ferme et où il n'y a plus que les photographies sur la table, le buffet, les photographies de ceux qui ne sont pas là, (ou encore parfois le dimanche, et alors ils repartent si vite, et plus approche le moment où ils vont partir, plus ils sont gentils et légers, primesautiers, et le courage leur vient à nouveau, presque une gaieté), quand la porte se referme il n'y a que les photographies et le chat qui arrive contre nous. Où ira-t-il le chat bientôt ? où et comment finira-t-il sa vie de chat, et peut-être son chagrin, sa misère de chat ? pour l'heure il ronronne, il

dit que pour cette fois encore il ne faut pas trop s'en faire.

Dis-moi vieil homme, vieille femme as-tu peur de ce qui arrive, ou l'espères-tu, et alors que tout vienne vite pour que cesse la peur. Pour ne plus souffrir dans le corps, dans la tête, pour ne plus attendre. Ceux-là que je vois sur les photographies, souvent ne savent plus rien faire, ni marcher dans la rue ni lire le journal ni tourner le bouton de la radio, alors ils regardent devant eux, la chambre vide, les murs, les photographies dans les cadres, et dans un coin de fenêtre, le ciel bleu, le ciel gris, et tout ce temps, le temps si long si long entre le matin et le soir, et le soir c'est la peur qui commence, la peur très longue entre le soir et l'autre matin. Petites vies ratatinées dans les fauteuils près des fenêtres, près des lits, regards de peur et de honte. La honte d'être celui, d'être celle dont il faut s'occuper, laver et vêtir de propre, coiffer, maigres cheveux, honte des maigres cheveux, des crânes dénudés, et le corps, le corps abîmé à en mourir, où est donc la vie, la vie, les souvenirs d'amantes, de bonheurs, des corps glorieux.

Si seulement on pouvait croire que la douleur le chagrin s'en vont avec le temps, la vie qui s'en va, il y en a qui le disent. Moi je me souviens du vieillard qui disait, murmurait que le matin, le matin-même il avait voulu en finir avec tout ça, mais qu'il était si maladroit, il n'avait su faire comme faisaient ceux qui savaient, comment le croire il avait l'air si doux si gai, quand il souriait tout le monde autour de lui, infirmières aide-soignantes, disait : on l'aime, c'est le plus gentil, le plus souriant. Je me souviens aussi de celle qui criait le soir quand elle était seule, qui criait qu'elle était seule, on ne le voit sur aucune photographie mais moi je l'ai entendue, elle criait le soir qu'elle était seule, elle le criait, le criait. Et des deux petites vieilles qui se tenaient par la main, qui marchaient dans les couloirs de la maison pour les vieux, elles devaient faire des kilomètres par jour, trottinaient vaillantes ou éperdues, je ne saurai jamais, se tenant par la main, ensemble jusqu'à la fin, jusqu'au dernier jour. (...)

Michèle Desbordes

Des soins à domicile

dans leur rapport avec le bonheur des personnes âgées dépendantes

La population vieillit, on le sait. Avec la vieillesse apparaissent et s'accroissent dans le grand-âge les risques de dépendance. Dépendance à laquelle l'entourage de la personne âgée est de moins en moins capable d'apporter une réponse. Dispersion des familles, contraintes professionnelles, incompatibilité des modes de vie sont autant de raisons qui rendent difficile – voire impossible – la prise en charge de la personne âgée dépendante par ses proches. A quoi il faut ajouter que les exigences qu'implique cette prise en charge et sa durée (car le vieillissement de la population tient d'abord à l'accroissement de la longévité) risquent d'avoir sur les proches des répercussions dévastatrices. La dépendance des personnes âgées appelle donc des réponses politiques et il existe aujourd'hui deux modes de prise en charge institutionnels : l'hébergement collectif et le soutien à domicile. L'hébergement collectif qui n'est pas notre sujet ici a sa nécessité et ses inconvénients. La majorité des personnes âgées préfèrent vivre chez elles. Mais on peut chiffrer à plus d'un million celles qui ont besoin d'être aidées dans leur vie quotidienne.

Le premier type d'intervention à domicile est celui des aides ménagères (courses, ménage, préparation des repas...). Parallèlement, d'autres prestations se sont développées (portage de repas, téléalarme, par exemple). Ces interventions peuvent être ou devenir insuffisantes lorsque l'état de santé des personnes âgées nécessite des soins. Sans que toutefois l'hospitalisation soit obligatoire ni bien sûr l'entrée en hébergement collectif souhaitée. Le besoin

auquel répondent les services de soins à domicile apparaît à la suite d'une maladie, d'un accident mais plus souvent à la longue dans une lente évolution qui, à force de rendre les gestes du quotidien difficiles, les rend impossibles. Difficile, douloureux, dangereux de se lever ou de se coucher, de marcher et de se tenir debout. De plus en plus difficile de bouger les bras, de se servir de ses mains. Et puis, il y a cette maladie sournoise, cette tremblote, ce parkinson qui gâche le moindre geste. Comment dès lors se laver, se raser, se coiffer, se mettre des gouttes dans les yeux ou se faire le moindre pansement ? Autre épreuve terrible : l'incontinence. Incontinence urinaire, fécale, les mots doivent être prononcés pour comprendre la souffrance morale des personnes âgées. Et plus pénible encore, la réduction des capacités intellectuelles, la perte de mémoire, le gâtsisme, la maladie d'alzheimer. Mais, dans ce qui nous apparaît la nuit obscure d'un cerveau, il y a place pour la souffrance et la joie. Il suffit de voir le visage de certains vieillards se crisper comme sous l'effet d'une décharge électrique parce qu'on les a brusqués ou, au contraire, se détendre et s'apaiser à cause d'un sourire.

Les services de soins à domicile (SSAD) dispensent, sur prescription médicale, des soins infirmiers et des soins d'hygiène. Apparus avant 1970, ils se sont beaucoup développés depuis les années 1980, le maintien à domicile étant au cœur des politiques sociales en faveur des personnes âgées. Le personnel de ces services est constitué principalement d'aides-soignantes et d'infirmières. Les soins sont essentiellement ceux de nursing liés à la perte d'autonomie, donc, assurés par les aides-soignantes qui sont les "véritables piliers des services". Les infirmières assurent la coordination et dispensent les soins techniques (injections, pansements...).

Les interventions sont pratiquées en semaine et le dimanche, une et éventuellement deux fois par jour. L'assurance maladie finance les services de soins sur une base forfaitaire à la journée, quel que soit le nombre d'interventions.

Tout ne se résume pas aux soins eux-mêmes. Loin de là. D'abord, parce qu'il faut commencer par gagner la confiance des personnes âgées. Ce corps flétris, douloureux et impotent, elles en ont honte. Ecoutez-les parler : "c'est moche", "je suis tellement moche", "qu'est-ce que je suis moche" ... Humiliation de se livrer aux regards et aux mains extérieurs. Comment accepter certains gestes ? Et comment les accomplir, s'il n'y a pas un peu de ce qu'il faut bien appeler l'amour ?

Il n'est pas question de brusquer ni de forcer. "On commence par les cheveux, par les pieds puis, un jour, le dos et enfin tout le corps" dit une soignante. "Apprivoiser", c'est l'indépassable conseil du Petit Prince. Le temps, voilà une des clés du rapport avec les personnes âgées. Un temps d'une densité particulière. Il faut comprendre ce qu'il peut y avoir d'impatience chez les vieillards. Attention à l'heure d'arrivée. Il n'y a pas plus exigeant sur les horaires que les personnes qui n'ont rien à faire. Attention au départ. Partir, c'est tuer un peu. Comment instiller dans chaque départ la promesse d'un lendemain ? Soigner ce n'est pas seulement un acte technique. "Prendre soin de" tout autant que soigner car soigner suppose guérir et la vieillesse n'est pas une maladie. On n'en guérit pas. Plutôt "s'occuper de...". Ce verbe pronominal dont le dictionnaire dit qu'il est vieilli (ça tombe bien).

Le temps de s'asseoir, de parler, d'écouter. Ecouter pour la centième fois peut-être la même plainte, ce gémississement sur la vie, cette histoire indéfiniment répétée au mot près. Entendre parler de la mort, crainte et désirée. "Pourquoi je ne suis pas mort ?" "A quoi cela sert de vivre à mon âge ?". Et avoir la phrase, le geste, le regard qui dissipera un peu l'angoisse de la question. "Je ferais mieux de mourir". Derrière cette affirmation, il y a sans doute autant de peur de la souffrance d'une mort incertaine que de lassitude de vivre. Comment rassurer ? Et comment finalement être confronté à la mort de cette personne dont on s'est occupé, qui nous a tour à tour attendri et irrité, à laquelle on s'est attaché ? De celle-ci et de cette autre, de cette autre encore et de toutes les autres... "Je pleurerai" ... Et recommencer. Et se souvenir.

Il n'est pas inutile de répéter après Simone de Beauvoir que notre société se jugera au sort qu'elle réserve à ses personnes âgées, mais il faut ajouter que ce sort dépend et dépendra de plus en plus de la façon dont on organisera la vie et les conditions de travail des intervenants au service des personnes âgées. Le maintien à domicile constitue un véritable gisement d'emplois pour toute une catégorie de candidats au marché du travail, la possibilité de trouver là une utilité sociale et le moyen d'un développement personnel. A condition, disons-le également pour finir, que ne soient pas trop disputés les moyens financiers de ce maintien à domicile.

Puisse aussi le travail de Hien Lam Duc montrer que le grand-âge est "route de braises et non de cendres..." .

Michel Christolhomme

Biographie

Hien Lam Duc

20 juin 1966.	Date de naissance officielle. Né en réalité, selon le calendrier lunaire, l'année du chat, au bord du Mékong, terre laotienne ; je l'ai toujours adoptée.
1967.	Tête grand-mère, seins fripés, froissés, réserves d'affection.
1968.	Scolarité difficile, payante. Cancre, école buissonnière, inventif, mille astuces pour échapper à cette fournaise, me réfugier à la pagode pour ensorceler la maîtresse, me plonger dans le fleuve, savonner la journée.
1970.	La population s'agit, ennemis grouillent dans la jungle, hôpitaux remplis de plaintes, de mutilés. Regrets, aurais dû enregistrer la scène. Amitié gravée au compas sur nos bras, sang mêlé d'encre de chine. Souvenir indélébile.
1972.	Quitter l'école définitivement. Passeur de devises, de marchandises, contrebandier.
1973.	Haut-parleurs hurlent, surgissent de tous les coins de la ville. Les chansons changent de rythme, de timbre. Il est question de coalition, un leurre. Apprenti mécanicien, odeur de graisse et vapeurs d'essence.
1975.	Deuxième exode. Le Mékong. La nuit. Traverser les champs de bananiers, le fleuve semble endormi. La pirogue évite des masses noires, corps noyés, entrechoqués, troncs déracinés, portés par le courant.

<p>Le regard, suspendu au ciel, cherche des nuages pour enrober la lune. Bras tendus, mains agrippées aux rebords. Bout des doigts effleurant l'eau. Atmosphère humide.</p> <p>Camps en Thaïlande : Nongkhai, prison. Tous dépouillés par les soldats. Sikhiu, camp spécifique pour réfugiés vietnamiens. Clôturé. Nos vies à la merci de l'humeur des militaires Thais. Miradors. Survivre dans le ghetto, jardinage, petits trafics. Fuir, quitter le camp, sacrifier la famille, gagner ma vie, liberté cachée.</p> <p>Recherché, ramené, battu, crâne rasé : signe de la honte et de la soumission. De cette aventure, une épine rouillée sous la peau.</p> <p>1977. Hiver. Premier contact avec la France, gris, picotements sous la peau. Paris, Créteil, centre de transit, papiers, administration, rectification de l'âge. Rattraper le temps perdu, un ami. Depuis huit ans sans scolarité. Seule éducation : expérience de la vie.</p> <p>A dix ans, déraciné, tronc dérivant sur le fleuve, cerveau en crue. Corps menu, pas eu le temps de se développer. Sensation d'avoir vécu trente ans.</p> <p>Maintenant, scolarité imposée. Classe "d'intégration". Six mois en contact avec des étrangers, turcs, algériens, marocains, tunisiens, italiens. Je déchiffre leurs langues, la mienne, le français.</p> <p>Apprentissage de la liberté.</p> <p>Esprit vif, sauvage, boulémie d'apprendre.</p> <p>1979. Rencontre. Méfiance, l'amitié, ne plus y croire. Pourtant, des liens se tissent. Décisifs. M'aideront à comprendre, retrouver ma sensibilité, me construire enfin un langage.</p> <p>Premier contact avec l'art. Moyen pour ne pas m'enfermer, canaliser cette énergie interne qui me</p>	<p>1988.</p> <p>1989.</p> <p>1990.</p> <p>1991.</p> <p>1993.</p> <p>1994.</p>	<p>ronge. Mettre bout à bout des images, des sons, trouver une articulation.</p> <p>Flash-back. Retour au pays, avec un carnet, un stylo, un appareil photo. Volonté de tout emmagasiner. Questionner, les lieux, les gens.</p> <p>Camps : toujours les barbelés. Fouiller : la terre, les murs, les arbres... Retrouver les sensations, les sentiments. Désir de comprendre et d'analyser.</p> <p>Roumanie, fin décembre, rumeur, révolution, prendre premier train pour Bucarest. Autre pays, même approche, impression de retourner en Asie. Chaque départ, elle ne me quittera plus. Rencontre d'étudiants, liesse, agitation effrénée, goût d'amertume.</p> <p>Rencontre avec Equilibre. Point de vue unique sur la photographie humanitaire, mieux comprendre la souffrance des gens. Asiles psychiatriques, enfants irrécupérables. Déambuler avec des gamins roumains, dans le froid de l'Est.</p> <p>Succession de reportages, frénésie d'images. Exode kurde, personnes âgées roumaines, retraités de Moscou, Touaregs réfugiés en Mauritanie, combattants birmans à la frontière thaïe, bidonvilles haïtiens, convois à Sarajevo, début d'une guerre absurde.</p> <p>Chaque retour est un autre départ. Pour reconstituer le passé. Les carcasses de bombes sur la piste Hô Chi Minh au Laos.</p> <p>Les plongeuses de sable sur la Rivière des Parfums au Viêtnam. Partir à la rencontre des réfugiés nomades Tibétains à 5000 m, au Ladakh.</p> <p>Rwanda, après les massacres, suivre la route de l'exil. Nous sommes tous des exilés.</p> <p>Prix "Moins Trente" du Centre National de la Photographie.</p>
--	---	--

Bourse de la Fondation pour la Vocation
de Marcel Bleustein Blanchet.

1995. Prix Leica, Grand Prix Européen de la Ville de Vevey.

1996. Décembre. Partir à la recherche des membres de ma famille, grand père au Laos, cousin aux Philippines, tante aux Etats-Unis, déterrer les morts au Viêtnam avec grand-mère, rassembler ses souvenirs et donner une sépulture à ses frères.

Bourse de la Fondation Hachette.

Bourse Villa Médicis hors les murs.

7 mars 1997. Mort de grand père et deuil sur mes vingt ans de cauchemar. Sur le Mékong, s'achèvent "les désirs d'exil".

Expositions personnelles

"Roumanie, Les gamins du pavé" FNAC (Paris), Vevey (Suisse) - "Désirs d'exil", Centre Photographique de Lectoure, et l'Abattoir à Chalon-sur-Saône - "Carnet de visites", Fait & Cause, Paris.

Expositions collectives

"Asiatica" Université Royale des Beaux-Arts de Phnom-Penh - "Pauvres de nous" Hôtel de ville de Paris - "Moins Trente" Centre National de la photographie (Paris) – "Ainsi que les hommes vivent" Maison Robert Doisneau à Gentilly.

Expériences professionnelles

Mécanicien, marchand, pompiste, serveur-maître d'hôtel, logisticien, coordinateur et photographe pour Equilibre pendant 5 ans.

Publications

1992. Co-auteur du livre "Graines d'hommes" ,Edition Anako

1993. "Roumanie les Gamins du Pavé" Edition Anako avec Gérard Milhès journaliste

1995. "Comme une Image." campagne d'affichage pour le Conseil Général Seine Saint-Denis

1997. Livre collectif "Est-ce ainsi que les hommes vivent..." Editions Marval

Livre collectif "Pauvres de nous." Collection Photo Notes

1999. "Irak..... le jardin des murmures" Editions Anako

"Enfance, Enfances." Editions Lévi

"Carnet de visite.", Collection Photo Poche, Editions Nathan

Presse

Le Monde, Libération, Paris Match, Photographie Magazine, Politis, La Croix, Télérama, Animan, Géo, Life, US News, Der Spiegel.

Pour Que l'Esprit Vive

et les petits frères des Pauvres un partenariat social et artistique

Toutes deux fondées par Armand Marquiset, ces associations exercent leurs actions dans des domaines différents mais entretiennent entre elles des rapports de complémentarité, notamment par la réalisation de projets culturels, à travers la participation de certains de leurs dirigeants.

Une véritable communication sociale basée sur la photo a été conduite depuis dix ans par les petits frères des Pauvres, sous la direction de Michel Christolhomme, délégué de cette association et également président de Pour Que l'Esprit Vive.

La création d'une galerie de photos sociales par Pour Que l'Esprit Vive s'inscrit donc dans la continuité de cette action. Crée en 1932, cette association, reconnue d'utilité publique en 1936, a pour objet à la fois d'aider les artistes et les intellectuels à réaliser leur vocation et de contribuer au développement du mouvement social par la promotion artistique.

Parmi les activités les plus importantes de Pour Que l'Esprit Vive actuellement, outre celles qui consistent en aides individualisées, il faut retenir l'accueil d'artistes en résidence au Domaine de La Prée dans le Berry et le soutien apporté à un orchestre de chambre "Les Musiciens de La Prée".